

L'avenir s'infiltré en nous bien avant de prendre forme: un espace à créer pour l'émergence d'un récit de communion

Allocution de la présidente

10 août 2017—Orlando (Floride)

Mary Pellegrino, CSJ

Les histoires, c'est vraiment important. Partout et de tout temps, les gens se sont racontés. Ces récits aident à modeler l'identité et à baliser le bien-être. Ils transmettent des codes religieux, moraux et éthiques. Ils sont le ciment qui donne de la cohésion aux sociétés et aux cultures.

Les histoires sont porteuses de souvenirs, et les souvenirs sont des véhicules pour la grâce. Quelle part de nos vies se trouve ainsi exprimée et diffusée par des histoires ?

Et pourtant, les histoires que nous racontons ne sont pas nécessairement vraies. Ni complètes. Ni suffisamment informées. Et la plupart des histoires qui ont un fondement historique évoluent ou devront évoluer à mesure qu'émergeront de nouvelles données et de nouvelles expériences.

Réunies, nos histoires personnelles forment un récit plus ample, plus complet, à l'intérieur duquel nous aimons nous situer. Pensez aux récits de nos familles, à ceux de nos congrégations, à ceux de nos pays d'origine.

Je dirais qu'en ce sens un « récit » est une histoire englobante qui comporte un certain nombre d'hypothèses, de conceptions et de perceptions, lesquelles définissent un groupe, une époque, une culture. Ces hypothèses, ces conceptions et ces perspectives forment une sorte de tout cohérent. Mais elles n'en garantissent pas nécessairement l'exactitude ou la vérité, comme nous pourrions le supposer. Elles engendrent pour nous une certaine réalité. Réalité qu'il nous est très difficile de modifier, une fois que nous l'avons perçue, même sous l'impact d'informations et d'expériences nouvelles.

Je vous donne un exemple personnel, si banal qu'il puisse être.

Pendant toute mon enfance et une bonne partie de ma vie adulte, j'ai cru que mes parents m'avaient appelée « Mary » à cause d'un vœu qu'ils avaient fait. Mon frère, de trois ans mon aîné, était prématuré. À sa naissance, on craignait vraiment qu'il n'arrive pas à survivre. Mon père m'a raconté que mes parents avaient prié et promis au Seigneur que si le bébé restait en vie, il s'appellerait Joseph. Et que si jamais ils avaient une fille, elle s'appellerait Marie.

Mon frère survécut. Ils l'appelèrent Joseph. Je naquis trois ans plus tard et, fidèles à leur promesse, ils m'appelèrent Mary.

Ainsi donc, d'après l'histoire que j'ai crue pendant plus de la moitié de mon existence, mon nom résultait d'un vœu de mes parents, en reconnaissance pour la survie de mon grand frère.

C'était une belle histoire. Mais elle n'était pas vraie. Et je l'ai découvert abruptement un jour que je conversais avec ma mère et que je fis allusion à l'histoire du choix de mon nom.

« Quelle histoire ? me demanda-t-elle.

-- Tu sais bien, lui dis-je. Joe était malade à sa naissance et toi et papa, vous avez promis au Seigneur que s'il survivait, vous lui donneriez le nom de Joseph et que votre première fille s'appellerait Marie.

-- Mais qui t'a raconté ça ?

-- Euh... papa. »

Ma mère n'a jamais été trop portée sur le sentimentalisme. Elle leva les yeux au ciel : « En fait, ce n'est pas du tout ça. Je crois bien que nous avons tiré ton nom dans un chapeau. »

J'aimais tellement le côté dramatique de l'autre histoire. Elle véhiculait tout un message sur moi, mon nom, ma famille et les rapports entre nous. C'était une histoire formidable ! Il m'a fallu beaucoup de temps pour en venir à admettre qu'elle pourrait ne pas être vraie, puis pour laisser la réalité me rejoindre et modifier ma façon de m'identifier.

Je vous le disais bien, c'est un exemple banal, mais j'ai quand même dû faire le deuil d'un ancien récit sur moi et ma famille pour arriver à créer un espace où puisse prendre forme une histoire plus complète et plus véridique. L'histoire que je me racontais sur moi et ma famille, j'ai dû accepter qu'elle soit renversée par une information nouvelle, même si ces nouveaux renseignements changeaient entièrement ma façon de voir.

À bien des égards, notre église, notre pays et notre vie religieuse habitent cet espace inconfortable, ténébreux, où de vieux récits sont bousculés par de nouvelles expériences et de nouvelles informations. Car voici qu'émergent de nouveaux récits, plus complets, plus exacts et plus honnêtes.

Les anciens récits s'estompent : l'exception américaine, la prédominance de l'Occident, la démocratie américaine et son leadership moral, par exemple. Ils ont pu avoir un certain fondement historique, mais ils ne correspondent plus à la complexité de la réalité actuelle.

Cependant, les anciens récits ne se sont pas tous estompés, et tous les nouveaux récits n'ont pas encore émergé. Je pense que nous vivons la vie religieuse dans un espace liminal, où notre vrai travail – le travail que nous faisons ensemble, nous toutes qui vivons cette vie – consiste à favoriser la disparition des récits qui nous concernent afin d'ouvrir un espace pour ce qui doit apparaître. C'est un dur travail qui prend du temps et qui reste mal défini.

Plus tôt cette année, la Congrégation pour les instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique a publié (en italien et en espagnol seulement) les actes d'un congrès tenu en 2014 pour célébrer le 50^e anniversaire de *Lumen Gentium* et de *Perfectae Caritatis*. Le texte parle de cet espace liminal et de l'importance de le reconnaître pour ce qu'il est.

(Je remercie S. Tere Maya d'avoir traduit pour moi en anglais les notes qu'elle avait prises sur ce document.)

« Il ne faut pas craindre de reconnaître sincèrement qu'en dépit de tous les changements, le vieux système institutionnel a de la difficulté à céder le pas, résolument, aux nouveaux

modèles... Nous vivons une étape où il faut nécessairement et patiemment reconstruire tout ce qui fait le patrimoine et l'identité de la vie consacrée dans l'église et dans l'histoire. »

Reconstruire patiemment. Comment vivre et comment diriger à une époque comme celle-là ? Je suggère qu'une façon serait précisément de permettre que les anciens récits ou les récits incomplets se fassent bousculer par les nouvelles expériences et la nouvelle information. Je nous propose de raconter sur nous-mêmes des histoires plus riches, plus complètes, et plus exactes afin qu'en émergent des récits plus riches, plus complets et plus exacts.

Pour nombre de membres de la LCWR, et j'en suis, la présence de la professeure Shannen Dee Williams à l'Assemblée de l'année dernière a été une expérience forte et profonde qui est venue bousculer un récit incomplet sur les communautés de sœurs blanches ou à majorité blanche aux États-Unis.

C'est un fait, plusieurs de nos congrégations, dont la mienne, et plusieurs de nos sœurs, y compris les miennes, ont travaillé dans des collectivités noires et sont résolues à défendre activement la dignité et les droits des personnes noires et d'autres races. Mais il n'est pas moins vrai que plusieurs congrégations, dont la mienne, n'ont pas admis de femmes noires – ou peut-être aussi de femmes d'autres races – parce qu'elles étaient noires.

La vérité mise au jour par les recherches de Madame Williams bouscule le récit dominant, mais simpliste, sur les communautés blanches et sur notre engagement auprès des minorités raciales. Ses recherches exigent que nous recadrions ce récit sur nous-mêmes. Elles exigent que nous apprenions à raconter et à nous approprier un récit plus honnête et plus complet sur le péché et la grâce en scrutant l'histoire de la plupart de nos communautés.

Je sais que cette vérité récemment mise au jour se répand dans nos régions et qu'elle va continuer de faire des vagues. Que ces vérités nous incitent à l'humilité. Qu'elles nous interpellent. Qu'elles nous fassent mûrir. Et qu'elles nous conduisent à la conversion et au vrai repentir, non pas à la déploration, mais à l'éradication authentique de toute trace de suprématisme et d'exceptionnalisme.

Pareille honnêteté est libératrice. Elle est aussi fondatrice pour le travail pour la justice.

Le théologien jésuite Jon Sobrino traite de l'importance d'être honnête face à la réalité, en particulier quand la réalité est douloureuse ou comporte de la souffrance. Le « problème de l'honnêteté à l'égard de la réalité (*prise au sens large, social, du terme*), écrit-il, remonte au problème de l'honnêteté face à sa propre réalité. »

Apprendre à relire ses récits personnels et les grands récits sociaux au service les uns des autres, c'est profondément faire œuvre de justice. Raconter des récits complets et exacts, en particulier dans notre pays et dans le monde d'aujourd'hui, c'est poser des actes personnels de justice sur lesquels s'édifieront des actes de justice sociale de plus grande ampleur.

Je ne pense pas avoir vécu d'autre époque où le besoin d'honnêteté face au réel ait été plus urgent.

Les récits qui passent et ceux qui émergent

Un des récits les plus importants encore aujourd'hui sur la vie religieuse, et dont j'estime qu'il est urgent de l'aider à s'estomper, c'est le récit de la décroissance. Un autre récit semble émerger à sa place, et il est urgent de lui frayer un chemin : c'est ce que j'appellerai le récit d'une communion qui s'approfondit.

Pour être en mesure d'apprécier pleinement ce récit d'une communion qui s'approfondit – du moins ce que nous pouvons en percevoir à ce moment-ci --, il nous faut d'abord analyser certains aspects du récit de la décroissance.

Tout ce que je sais de la recherche universitaire à ce sujet, c'est qu'on présente généralement la décroissance de la vie religieuse comme un prodrome de sa disparition assurée. Ce que je vous offre ici, ce ne sont que mes observations et mes réflexions à moi. Elles peuvent ne pas correspondre aux vôtres, mais je vous en fais part pour amorcer la réflexion et les échanges entre nous.

Dans sa version la plus simpliste, voici à quoi ressemble le récit de la décroissance : la vie religieuse aux États-Unis a atteint un sommet démographique et le pinacle de la faveur divine avec le boom des vocations au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Ce fut l'âge d'or pour l'église et pour la vie religieuse dans notre pays. Il y avait assez de prêtres, de sœurs et de frères pour faire tout le travail nécessaire à la construction de l'église. Depuis, il y a eu Vatican II. Vatican II a demandé aux communautés religieuses de remonter aux sources et de se renouveler en fonction de la vision de leurs fondateurs et fondatrices. Elles l'ont fait. (Et nous continuons de le faire.) Mais ce renouveau allait être le commencement de la fin pour la vie religieuse.

Les sœurs ont quitté les écoles pour prendre des emplois laïques. Elles ont arrêté de porter l'habit religieux pour se vêtir comme tout le monde. Elles ont cessé d'être fidèles pour devenir féministes. Aujourd'hui, elles sont toutes vieilles et courent à l'échec. Et la vie religieuse se meurt.

Ce récit veut justifier une correction de parcours : il prêche le retour au passé.

Si seulement les sœurs retournaient dans les écoles, si elles remettaient l'habit et si elles revenaient à la foi, elles recommenceraient à avoir des vocations. Et la vie religieuse reprendrait vie.

Ces propos, j'en ai parfaitement conscience, sont incomplets et simplistes. Je crois néanmoins que ces clichés sous-tendent le récit dominant qui colore les perceptions de la vie religieuse depuis quelques décennies.

En réalité, ce récit se fonde sur une information incomplète. Il s'ouvre sur une brève anomalie historique qui s'est produite il y a près de 70 ans. Il ignore l'évolution séculaire de la vie religieuse au fil de l'histoire de l'église. Sa myopie l'amène à se concentrer sur la vie religieuse occidentale et européenne, et à ignorer l'essor de la vie religieuse dans d'autres régions du monde, qui est une véritable vague de fond.

Le récit de la décroissance voit dans la mort une punition pour ce qui semble un manque de fidélité. Dans cette perspective, le mystère pascal devient une faillite monumentale. Ce récit s'inspire d'un jeu monoculturel à somme nulle qui obéirait à des règles rigides selon lesquelles

l'orthodoxie se mesure en effectifs et dépend du port de l'habit et du lien de nos activités à l'institution ecclésiastique.

Le récit de la décroissance repose sur un modèle désormais insoutenable économiquement, fondé sur la paroisse, l'école et la vie religieuse, qui a permis à l'époque l'essor de la vie catholique dans notre pays. Presque tous les défis auxquels nous devons faire face aujourd'hui – ils tiennent à nos propriétés, à nos finances, à nos œuvres et aux soins que nous devons prodiguer à tous nos membres – remontent au don que nos sœurs et nos frères ont fait de leur vie et de leur travail au service du peuple de Dieu dans un pays qui se diversifiait rapidement.

Fondamentalement, le récit de la décroissance nous diminue toutes. Chaque vocation. Toute l'église. Et surtout, il diminue Dieu. Il part d'un Dieu tout petit et d'une image démesurément prétentieuse de l'humanité. Son Dieu en effet est une sorte d'entrepreneur qui souscrit aux concepts humains de progrès et de croissance plutôt qu'aux rythmes fondamentaux de la fécondité. Le récit de la décroissance est la projection de nos peurs et de notre rapport difficile et non résolu avec la mort. Je suis convaincue qu'à la base de ce récit joue le soupçon, sinon le rejet pur et simple, quoique tacite, de l'incarnation et de la résurrection.

Ce récit nous a amenées à douter de nous-mêmes et du sens de notre vocation. Il nous incite à nous concentrer sur quelque chose qui n'a pas d'importance et qui n'est pas possible : une croissance indéfinie.

C'est ce récit qui a engendré et entretenu le conflit injustifié à l'origine de la Visite apostolique et de l'évaluation doctrinale de notre Conférence religieuse.

J'estime que ce récit fonctionne encore pour bien des gens, mais je suis convaincue par ailleurs qu'il est désormais bousculé et contesté de diverses façons et qu'un nouveau récit sur la vie religieuse, plus complexe et plus riche, est en train de prendre forme.

Ce récit en émergence, récit de communion, se fonde sur de nouvelles informations et de nouvelles expériences; nous en connaissons une partie, une autre ne nous est pas aussi accessible qu'il le faudrait. Certaines de ces expériences nouvelles sont stimulantes et libératrices, d'autres peuvent nous troubler et nous interpeller.

Je crois qu'un des fruits de la Visite apostolique et de l'évaluation de la LCWR ainsi que de leurs conclusions respectives, c'est qu'elles ont élargi le canal où circulait le récit simpliste sur la décroissance pour ouvrir une voie au récit plus complexe sur la communion. Notre fidélité n'est plus remise en question. La validité de notre apport à l'Évangile et à la mission de Jésus, notamment au sein de notre culture et à son intention, ne fait plus problème. Les tensions normales et fécondes que nous connaissons dans les milieux ecclésiaux ne sont plus regardées automatiquement – par nous ou par d'autres – comme des conflits insolubles.

Contrairement au récit de la décroissance, qui ne prend en compte que la vie religieuse en Amérique du Nord, le nouveau récit de communion élargit sa perspective pour mesurer la vitalité de la vie consacrée et l'éruption d'énergie spirituelle qu'elle représente à l'échelle du monde. Il prend en compte, comme le remarque la CIVCSVA, la « désoccidentalisation. Ou la « déseuropéanisation » de la vie religieuse qui semble accompagner l'énorme processus de la mondialisation.

Pendant l'Année de la vie consacrée, la CIVCSVA, a organisé une série de rencontres pour différents groupes de religieuses et de religieux de partout à travers le monde. Ces groupes comprenaient de jeunes religieuses et religieux, des formatrices et des formateurs, des religieuses et des religieux de différentes traditions chrétiennes ainsi que des représentants de toutes les formes de vie consacrée et d'instituts séculiers.

Chaque groupe a écrit un message au pape François et à l'Église universelle. Chaque groupe traite avec éloquence de l'expérience de la communion au sein de la diversité et de l'universalité de l'Église dans la multiplicité des charismes, des instituts et des expressions de la vie religieuse. Les groupes parlent avec réalisme de leur contexte actuel et de leurs différences, conscients des défis comme du besoin de guérison et de réconciliation.

Le message qui se dégage de ces rassemblements reconnaît que... « nous devons collaborer entre nous afin de nous rapprocher de ceux avec qui nous avons vécu des ruptures, afin de dépasser la polarisation de nos régions, la dureté et la colère. . . nous devons abandonner nos certitudes et apprendre à percevoir la réalité l'amour au cœur et avec des yeux qui sachent reconnaître dans la nouveauté le déploiement du dessein de Dieu... Et surtout, nous devons nous demander ce que Dieu et l'humanité demandent aujourd'hui. »

Le message ajoute que si les vocations à ces différentes formes de vie diminuent dans certaines régions, « nous devons nous réjouir des vocations que l'Esprit nous donne ailleurs ». Il souligne le besoin d'audace et de créativité afin de promouvoir l'enculturation des charismes sans rigidité culturelle.

Le message du rassemblement des jeunes religieuses et religieux de partout à travers le monde parle de la communion « sérieuse et profonde » entre les divers charismes et les différentes formes de vie consacrée et de leur engagement sincère à vivre cette communion « avec toujours plus d'intensité là où ils vivent ».

Ces rassemblements tenus pendant l'Année de la vie consacrée témoignent avec force de la catholicité de notre église et d'une communion et d'une solidarité mondiales. Pensez à ce que Dieu et l'humanité demandent aujourd'hui. Pensez à ce que cela signifie de brandir et rendre visibles la diversité interculturelle et l'inclusion à une époque où les mouvements fondamentalistes et nationalistes menacent des sociétés entières.

Chez nous, les signes d'un approfondissement de la communion entre religieux et religieuses connaissent une effervescence sans précédent, ce qui vient confirmer, me semble-t-il, le récit en émergence.

Au cours des deux dernières années ont paru deux grandes études sur la vie religieuse aux États-Unis. Toutes deux éclairent la diversité et la mondialisation croissantes de la vie religieuse aux États-Unis.

Plus tôt cette année, l'université Trinity Washington et le Centre pour la recherche appliquée en apostolat (CARA) ont publié les résultats préliminaires d'une enquête sur les sœurs d'origine étrangère aux États-Unis. Cette enquête a été faite par les Sœurs de Notre-Dame de Namur et la sociologue Mary Johnson. Mary et son équipe ont identifié plus de 4000 sœurs

« internationales », c'est-à-dire nées à l'extérieur des États-Unis, qui se trouvent dans notre pays pour leurs études, leur formation ou pour exercer un apostolat.

Nos sœurs viennent de 83 pays sur 6 continents. Elles sont engagées dans différents programmes d'études et différents ministères ; plusieurs répondent aux besoins des personnes les plus pauvres et les plus vulnérables de notre société. Les répondantes à l'enquête ont un niveau d'études élevé et celles qui sont aux études contribuent à enrichir l'expérience d'apprentissage de leurs consœurs et confrères de classe. Et elles viennent accentuer la croissance de la diversité culturelle et ethnique de la vie religieuse aux États-Unis.

Pensez à ce que Dieu et l'humanité demandent aujourd'hui.

Pensez au témoignage que donne cette réalité ecclésiale de diversité ethnique et culturelle dans un pays dont le gouvernement menace, jour après jour, de fermer les frontières ou d'en limiter l'accès.

Un peu plus tôt cette année, le CARA publiait la 3^e édition de son bottin des communautés de vie consacrée apparues aux États-Unis depuis Vatican II.

À l'heure qu'il est, il y a 159 mouvements laïques et communautés de vie consacrée en émergence aux États-Unis. Ils se trouvent dans 86 diocèses ou éparchies de 36 États et territoires. Cela représente une augmentation de 31 % par rapport au nombre de ces entités en 1999. À peu près la moitié de ces groupes ont été fondés depuis 1990. Leurs effectifs vont de 3 à plus de 400 membres. Il s'agit de communautés masculines et féminines, qui s'identifient à une large palette de charismes et de spiritualités, et comprennent des projets hybrides de groupes « contemplatifs-apostoliques ». Ils ont été créés pour diverses formes d'apostolat, dont la plupart se distinguent des œuvres traditionnelles des communautés religieuses

Je ne connais pas d'études sur les nouvelles communautés religieuses dans d'autres régions du monde. Il a d'ailleurs été question de ce phénomène lors de trois des entrevues que nous avons eues avec des dicastères romains lors du voyage annuel au Vatican des présidentes et de la directrice générale. Chacun de ces dicastères – la CIVCSVA, la Congrégation pour l'évangélisation des peuples et la Congrégation pour la doctrine de la foi – a souligné l'importance et le défi qu'il y a à assurer à ces groupes un niveau adéquat d'autonomie et d'orientation au sein des structures ecclésiales afin qu'ils puissent discerner non seulement l'efficacité de leurs œuvres et de leurs activités, mais aussi celle de leur mission et de leur charisme.

Chacun de ces dicastères a aussi suggéré que plusieurs des congrégations de notre Conférence, qui sont riches d'une expérience séculaire dans les domaines du discernement, de la spiritualité ou de la formation humaine et religieuse, ont une sagesse et une expérience précieuses à partager avec ces communautés nouvelles, tant aux États-Unis que partout dans le monde.

Pensez à ce que Dieu et l'humanité demandent aujourd'hui.

Pensez à ce que pourrait apporter la maturité spirituelle et la profondeur historique de spiritualités et de charismes séculaires à la vie et à la croissance des communautés nouvelles dans l'église.

En plus de ces expériences et ces expressions relativement nouvelles de la vie religieuse, il y a plusieurs formes de collaboration et de rassemblement entre les membres de nos communautés religieuses et ceux d'autres instituts ici au pays. Je vois là aussi un signe de communion plus profonde à laquelle nous sommes appelées au nom de quelque chose de plus grand que nous.

Je ne parle ici que des communautés féminines, mais je sais qu'il y a aussi un regain d'énergie et d'enthousiasme chez les religieux. Le document publié en 2016 sur l'identité du Frère a été l'occasion pour des religieux du monde entier – et des États-Unis aussi, bien sûr -- de repenser, de rehausser et de célébrer cette vocation et sa place dans l'église comme au sein de la communion plus profonde entre femmes et hommes consacrés.

Chez nous – comme ailleurs aussi, je pense –, de jeunes religieuses et sans doute aussi de jeunes religieux se réunissent pour former des réseaux de communion plus profonde et de soutien mutuel par delà ce que j'appellerais leur foyer d'appartenance, et pour mettre en valeur leurs talents pour mieux servir l'église et le monde. Ces jeunes religieuses, ces nouvelles religieuses, sont beaucoup plus « diverses » que leurs devancières sur les plans culturel, ethnique, théologique et ecclésiologique.

À bien des égards, la vie religieuse qu'elles vivent est le fruit d'un ressourcement et d'un approfondissement des relations, qui se poursuivent depuis plusieurs dizaines d'années chez les religieuses. Les relations d'entraide et de collaboration entre congrégations, entre provinces, entre charismes et entre conférences sont la seule forme de vie religieuse qu'ont connue plusieurs de ces femmes. Avec d'autres et avec des hommes qui entrent en communauté ici aux États-Unis et ailleurs dans le monde, elles bousculent audacieusement le récit de la décroissance. Elles vivent déjà certains éléments du nouveau récit axé sur la communion.

Je vous donne ici deux exemples, même s'il y en a vraisemblablement plusieurs autres.

Plus tôt cette année, 13 religieuses de moins de 50 ans, appartenant à diverses congrégations de la LCWR et de la Conférence des supérieures majeures d'instituts féminins (CMSWR), ont écrit ensemble un recueil d'essais sur des sujets tels que les vœux, la vie communautaire, la vie apostolique, le charisme. Leur livre, qui s'intitule *In Our Own Words* [Dans nos mots à nous], paraîtra chez l'éditeur Liturgical Press en février. Ce que je trouve le plus encourageant dans ce projet, ce n'est pas seulement que le livre ait été écrit en collaboration, mais c'est l'importance accordée résolument à la diversité et à l'inclusivité qui se reflète dans la variété des auteurs, comme des sujets, des théologies, des approches et des styles. Cette diversité et cette inclusivité éclairent l'universalité et la mondialisation de la vie religieuse en Amérique du Nord.

Le congrès de *Giving Voice*, le mois dernier au collège Iona de New York, reflète, lui aussi, la diversité de la vie religieuse en Amérique du Nord. Là encore, de jeunes religieuses de congrégations membres de la LCWR et de la CMSWR se sont réunies, abstraction faite de leur foyer d'appartenance, afin de créer un espace riche et inclusif dans le but de se soutenir les unes les autres dans leur vocation pour l'avenir de leurs communautés, de l'église et du monde.

Ces femmes ne sont pas naïves, et elles ont le sens de l'histoire. Elles sont conscientes des frontières qu'elles franchissent comme de l'appel du pape François qui redit aux religieux et aux

religieuses de partout que notre vie à chacun et à chacune consiste à être des « experts en communion », des témoins de la communion pour et dans un monde fracturé.

Pensez à ce que Dieu et le monde demandent aujourd'hui.

Pensez à ce que cela pourrait vouloir dire, pour notre pays, notre église et notre communauté mondiale polarisés, si nous permettions à des éléments de ce nouveau récit de communion de perturber les vieux récits de division et de séparation entre les religieuses et les religieux, et entre les religieuses de notre pays.

Chacune de ces réalités bouleverse l'une ou l'autre dimension du récit de la décroissance, qu'il nous faut contribuer à dépasser. Chacune contribue de quelque façon à un nouveau récit de communion qui témoigne en fin de compte d'une communion plus profonde avec Dieu, les unes avec les autres, et avec notre monde.

La voie vers une communion plus profonde entre nous: le deuil et la douleur du monde

Je m'en voudrais de ne pas aborder ce qui est probablement la source d'une communion plus profonde entre nous et avec le vaste monde. Je suis convaincue que pour des responsables de congrégations et pour des religieuses en Amérique du Nord aujourd'hui, la voie vers une communion plus profonde entre nous, avec Dieu et avec le monde, c'est le deuil, le deuil profond, le deuil incessant, et la douleur qui marque nos vies et la vie de nos communautés.

Le nouveau récit axé sur la communion est essentiellement un récit pascal. Il n'est pas jalonné de repères humains faits de réussites et d'échecs, mais orienté par le modèle de la vie de Jésus – dépouillé et humain. C'est un récit exigeant qui ne demande de nous et de nos sœurs rien de moins que... tout.

Je ne pense pas qu'aucune de nous puisse sous-estimer le poids accablant de toutes ces couches de peine, de tristesse et de deuil qui enveloppent le ministère de l'autorité comme nous l'exerçons aujourd'hui. Nous avons veillé au chevet de trop de nos sœurs. Nous avons pleuré trop de nos mentors. Nous avons enterré beaucoup trop de nos aînées et nous sommes restées debout devant la tombe de trop de nos contemporaines et de sœurs plus jeunes que nous. Nous avons versé trop de larmes ou peut-être sommes-nous devenues indifférentes à force de nous faire rappeler chaque jour que la vie a changé, et que ce n'est pas fini. Ce sont là des pertes qui vous brisent le cœur, mais qui relèvent du temps de Dieu et non du nôtre.

Comme si le deuil face à la mort ne suffisait pas, notre deuil et notre tristesse communautaire se creusent encore chaque fois que nous devons remettre à d'autres une œuvre qui nous est chère, chaque fois que nous nous départons d'un établissement auquel nous étions attachées, que nous mettons en vente notre maison mère ou un élément de notre patrimoine. Ce sont des pertes douloureuses que nous devons piloter ou faciliter au nom d'un avenir qui demeure vague et indiscernable, et que nous ne verrons peut-être jamais.

Il me semble que nous vivons et exerçons le service de l'autorité à côté d'un voile ultrafin derrière lequel se regroupent toutes celles que nous aimons et qui nous aiment : elles murmurent notre nom et racontent des histoires pour nous consoler et nous reconforter.

« L'espérance, écrit Cynthia Bourgeault, nous donne le courage de rester présentes. On n'y entre que par l'abandon, c'est-à-dire en acceptant de nous défaire de tout ce à quoi nous nous accrochons actuellement. Mais quand nous y entrons, elle entre en nous et nous comble de sa propre vie... une force tranquille qui dépasse tout ce que nous connaissons. »

Dans ses *Lettres à un jeune poète*, Rilke propose l'une des descriptions les plus touchantes que je connaisse de la perte et du deuil comme seuil de l'avenir. Ce texte ne cesse de me consoler. Je vous l'offre.

De grandes et multiples tristesses auraient donc croisé votre route et leur seul passage, dites-vous, vous a ébranlé. De grâce, demandez-vous si ces grandes tristesses n'ont pas traversé le profond de vous-même, si elles n'ont pas changé beaucoup de choses en vous, si quelque point de votre être ne s'y est pas proprement transformé. [...]Elles sont des aubes nouvelles où l'inconnu nous visite. L'âme, effarouchée et craintive, se tait : tout s'écarte, un grand calme se fait, et l'inconnaissable se dresse, silencieux.

Presque toutes nos tristesses sont, je crois, des états de tension que nous éprouvons comme des paralysies, effrayés de ne plus nous sentir vivre. Nous sommes seuls alors avec cet inconnu qui est entré en nous, privés de toutes les choses auxquelles nous avons l'habitude de nous confier. Nous nous trouvons dans un courant dont il nous faut subir le flot.

La tristesse, elle aussi, est un flot. L'inconnu s'est joint à nous, s'est introduit dans notre cœur, dans ses plus secrets replis: déjà même ce n'est plus dans notre cœur qu'il est, il s'est mêlé à notre sang, et ainsi nous ne savons pas ce qui s'est passé. On nous ferait croire sans peine qu'il ne s'est rien passé. Et pourtant, nous voilà transformés comme une demeure par la présence d'un hôte.

Nous ne pouvons pas dire qui est venu, nous ne le saurons peut-être jamais. Mais bien des signes nous indiquent que c'est l'avenir qui entre en nous de cette manière pour se transformer en notre substance, bien avant de prendre forme lui-même.

À bien des égards, la vie religieuse que nous vivons est la demeure de Rilke – transformée par la présence d'un hôte inconnu et inconnaissable --, la nouveauté, l'élément nouveau qui est entré dans notre cœur. Notre avenir est déjà entré en nous, il est déjà en train de se transformer en nous. Notre travail dans cette demeure, c'est de laisser passer les choses anciennes pour que l'avenir, que nous avons déjà dans le sang, puisse prendre forme.

Le psychologue Francis Wheeler écrit que là où nous sommes le plus vivantes, c'est sur le seuil entre la perte et la révélation que toute perte ouvre finalement la voie à une nouvelle rencontre.

Je suis convaincue que le fait de bien vivre le deuil de nos lourdes pertes et celui de la douleur du monde, de nous accrocher à ce voile ultrafin sur le seuil entre la perte et la révélation et d'inviter d'autres à partager notre expérience, c'est le service le plus généreux et le plus fécond

que nous puissions rendre à nos sœurs endeuillées, à nos voisins qui souffrent et à notre monde brisé.

Pensez à ce que Dieu et le monde demandent aujourd'hui.

Le deuil, remarque Walter Bruggeman, est la tâche qui revient à la communauté prophétique au milieu d'une culture du déni. Cette communauté ne sera peut-être pas l'endroit le plus joyeux en ville, mais elle sera le plus honnête, alors que l'honnêteté n'est pas une priorité dans une culture du déni.

La communauté prophétique se rappelle que la résurrection s'est produite au milieu d'une communauté en deuil. Elle est venue bouleverser un ancien récit de mort.

Notre propre deuil ouvre la voie à la grâce, non seulement pour nous-mêmes, mais pour notre monde. La grâce qui viendra de l'accueil de ce récit pascal de communion nous coûtera quelque chose, mais elle ne nous diminuera pas. Elle prendra le meilleur de notre énergie sans nous consumer. Elle nous ouvrira à la vitalité qui gît au cœur de la communion avec Dieu, avec autrui et avec le vaste monde. Elle nous aidera à parler des langues nouvelles, à capter de nouvelles images et à raconter de nouvelles histoires. Elle nous refera.

Et tandis que notre deuil nous transformera, nous referons le monde.

Je termine sur un poème de Gregory Orr:

Refaisons le monde à force de paroles.
 Sans frivolité, ni
 Pour fuir ce qui nous fait peur,
 Mais avec un objectif.

Comme le disait Wordsworth,
 Enlevons « la poussière
 De la coutume » pour que les choses
 Brillent de nouveau, chacune drapée
 Du vêtement de la lumière originelle.

Et quand nous regarderons le monde
 Ce sera comme le jour où pour la première fois
 Nous avons regardé notre bien-aimé
 Qui nous regardait.

Bibliographie

- Bourgeault, Cynthia. *Mystical hope: trusting in the mercy of God*. Cambridge, MA, Cowley Publications, 2001.
- Brueggemann, Walter. *Reality, grief, hope: three urgent prophetic tasks*. Grand Rapids, MI, William B. Eerdmans Publishing Company, 2014.
- Proclaim. To Consecrated Men and Women witnesses of the Gospel Among Peoples*. Congrégation pour les instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique, Libreria Editrice Vaticana, 2016.
- Emerging U.S. Communities of Consecrated Life since Vatican II*. Third ed., Center for Applied Research in the Apostolate (CARA), Washington, D.C. , 2017.
- Listening to the spirit of unity*. Congregation for Institutes of Consecrated Life and Societies of Apostolic Life. Vatican City, Libreria Editrice Vaticana, 2016.
- Murchú, Diarmuid Ó. *Religious life in the 21st century: the prospect of refounding*. Maryknoll, NY, Orbis Books, 2016.
- À vin nouveau, outres neuves. La vie consacrée cinquante ans après le Deuxième Concile du Vatican et les défis encore ouverts*. Congrégation pour les instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique. Cité du Vatican, Libreria Editrice Vaticana, 2017.
- Orr, Gregory. *Concerning the book of the body of the beloved*. Copper Canyon Press, October 2013
- Religieux et promotion humaine*. Plenaria, Sacrée Congrégation pour les religieux et les instituts séculiers, Cité du Vatican, Libreria Editrice Vaticana. 25-28 avril 1978.
- http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/ccsclife/documents/rc_con_ccsclife_doc_12081980_religious-and-human-promotion_fr.html Consulté le 30 juin 2017.
- Rilke, Rainer Maria. *Lettres à un jeune poète. Traduction de Bernard Grasset*. Lettre VIII ; tiré de : Rainer Maria Rilke, *Œuvres, I : prose*. Paris, Éd. du Seuil ; p. 54-55.

Sobrino, Jon, et Margaret Wilde. *Where is God? Earthquake, terrorism, barbarity, and hope.*

Maryknoll, NY, Orbis Books, 2006.

International Sisters in the United States. Trinity Washington University/CARA Study. Mars

2017.

Weller, Francis. *The wild edge of sorrow: rituals of renewal and the sacred work of grief.*

Berkeley, CA, North Atlantic Books, 2015.

Translated by the Sisters of Bon Secours